



HAL
open science

Apports d'Eliseo Veron à la notion d'ambiance

Isabelle Fabre

► **To cite this version:**

Isabelle Fabre. Apports d'Eliseo Veron à la notion d'ambiance : des lieux culturels aux espaces ordinaires de travail et d'apprentissage. *Les Cahiers du numérique*, 2020, De quelques théoriciens et quelques praticiens de l'information-documentation, 16 (1), pp.181-199. hal-03130328

HAL Id: hal-03130328

<https://hal.science/hal-03130328>

Submitted on 3 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Apports d'Eliseo Veron à la notion d'ambiance :
des lieux culturels aux espaces ordinaires de
travail et d'apprentissage**

Résumé :

Dans notre monde technologique, à l'heure de la dématérialisation, de la prolifération des écrans, nous ressentons le besoin de retrouver la relation sensible à l'objet. Les bibliothèques et les musées soignent la manière dont ils présentent des objets, ces « espèces de documents » (Otlet, 1934) révélant ainsi l'importance accordée à l'agencement de l'espace au sein des lieux des savoirs. Parallèlement, une réelle appropriation de ces espaces et de nouvelles manières d'habiter ces lieux de culture et de savoir se fait jour. Comment approcher cette ambiance faite d'énonciation et d'appropriation ? Retour sur deux textes d'E. Veron dont les méthodes et les notions inspirantes permettent de réinterroger les pratiques et usages de ces espaces ordinaires de travail et d'apprentissage dans une approche sensible.

Title : Eliseo Veron's contribution to the notion of atmosphere: from cultural places to ordinary working and learning spaces

Abstract :

In our technological world, which is dematerialized and where screens are proliferating, we feel the need to find the sensible relation to the object. Libraries and museums take care of the way they present objects, these "sorts of documents" (Otlet, 1934), revealing the importance given to the arrangement of space in the knowledge's spaces. At the same time, a real appropriation of these ordinary spaces and new ways of inhabiting these places of culture and knowledge is emerging. How can we approach this atmosphere made of enunciation and appropriation? Let's look back at two texts by E. Veron whose methods and inspiring notions allow to re-examine the practices and uses of these spaces in a sensitive approach.

1. Introduction

Même si « l'activité scientifique se distingue de toutes les autres formations discursives en ce qu'elle institue la nécessité d'un exercice réflexif problématisant en permanence ses propres conditions de validité et de mise en œuvre et construisant par là même des formes d'universalisation critique de son savoir » (Berthelot, 1990), on peut dire que « les canons les plus généralement admis de la scientificité [...] supposent des objets circonscrits, des méthodes récurrentes, des champs d'observation systématiques » (Jeanneret, 2008). La science moderne, dotée de discours et de méthodes d'analyses rigoureuses, « se distingue radicalement des autres savoirs et des autres systèmes de représentation du réel, en ce qu'elle assume la précarité de ses fondements et la portée limitée de ses résultats » (Berthelot, 1990), ce qui implique pour les chercheurs socialement organisés au sein de champs scientifiques, une réflexivité permanente d'ordre épistémologique pour questionner ces discours et les méthodes d'investigations.

En France, les Sciences de l'information et de la communication (SIC), bien que discipline « jeune » sont constituées d'un corpus de savoirs spécifiques et de méthodes qui lui ont permis d'être reconnue en tant que science. Or, dans nos travaux centrés sur l'information-documentation, comme dans d'autres disciplines, de nombreuses méthodes sont en partage. Face à cette diversité, nous avons tenté d'interroger le « dialogue entre théorie et empirie qui est toujours une négociation complexe et partiellement opaque » (Berthelot, 1990). Nous proposons donc de revenir sur quelques-unes des méthodes d'analyse mobilisées pour tenter de voir à travers elles, quels sont les enjeux scientifiques, professionnels et sociaux de l'information et de la communication et leurs médiations sociales et symboliques et ce en revenant sur un auteur qui, pour nos recherches, a été un véritable passeur, E. Veron, sociologue, philosophe, anthropologue et sémiologue argentin et français (1935-2014), qui a dirigé le département SIC à Paris 8.

Dans notre monde technologique, à l'heure de la dématérialisation, de la prolifération des écrans, nous ressentons le besoin de retrouver la relation sensible à l'objet. Les bibliothèques et les musées soignent la manière dont ils présentent des objets, ces « espèces de documents » (Otlet, 1934) révélant ainsi l'importance accordée à l'agencement de l'espace au sein des lieux de culture et de savoir. Alors que bibliothèques et musées sont empreints de normes prescriptives tant dans leur fonctionnement que dans leur organisation, on note une réelle appropriation de ces espaces et de nouvelles manières d'habiter ces « lieux de savoir » (Müller, Jacob, 2009). Comment approcher cette ambiance faite d'énonciation et d'appropriation ? Par un retour sur deux textes d'E.

Veron dont les méthodes inspirantes permettent de réinterroger les pratiques et usages de ces espaces dans une approche sensible.

Selon B. Ollivier, E. Véron se détourne du terme communication dont la polysémie rend impossible la description scientifique des processus, pour « s'attacher à ce qu'il nomme la circulation signifiante, qui est marquée par des processus de production et de réception fondamentalement hétérogènes ». Proposant alors d'analyser les discours à travers des traces qui ont lieu ailleurs que dans les discours eux-mêmes, « il interprétera les traces complexes de cette circulation, laquelle finalement constitue ce qu'on appelle une culture » (Ollivier, 2014).

E. Veron proposait en 1990 dans son ouvrage « *Espaces du livre : perception et usages de la classification et du classement en bibliothèque* », une réflexion scientifique sur le libre accès aux livres dans la bibliothèque qui se généralisait dans les bibliothèques publiques, entraînant par la suite de nouvelles études de publics et lançant l'approche orientée usagers pour s'intéresser plus particulièrement aux pratiques des lecteurs guidés, dans l'appréhension de l'espace et le « retrouvage » des documents et de l'information, par l'organisation intellectuelle de la classification et l'organisation matérielle du classement. Un an auparavant, il formulait une approche socio-sémiotique de l'exposition dans l'ouvrage intitulé « *Ethnographie de l'exposition : l'espace, le corps et le sens* » qui a fait date dans le développement de la muséographie. Pour ces deux études, E. Veron a travaillé avec une institution culturelle, le Centre Georges Pompidou, en lien étroit avec les chercheurs du service « Etudes et recherches » de la Bibliothèque Publique d'Information (BPI). Ce travail s'inscrit dans un cadre institutionnel dont les résultats continuent d'éclairer à la fois les recherches du domaine et les pratiques professionnelles dans une visée transformative.

Dans la recherche présentée ici, nous souhaitons montrer en quoi les écrits de ce sociologue, anthropologue et sémiologue argentin, ont pu innover certains travaux en SIC¹ et plus particulièrement ceux qui s'intéressent au monde des bibliothèques et des musées. Nous tenterons de le faire à partir de notre propre expérience de chercheuse. Pour ce faire, nous avons pris le parti de nous limiter volontairement aux deux ouvrages précités que nous choisissons de rapprocher, car ils observent et questionnent deux types d'espace de savoirs, l'espace des musées de celui des bibliothèques.

¹ Un numéro (196) de la revue *Communication & langages* lui a été consacré en juin 2018 intitulé : Eliseo Veron, vers une sémio anthropologie, coordonné par Gomez-Mejia, Le Marec et Souchier.

On remarque que tous deux ont été édités par la BPI, qui est aussi le contexte institutionnel dans lequel s'inscrivent respectivement les deux études dans la collection « Etudes et recherches ». Autre élément « documentaire » partagé par les deux ouvrages, le terme « espace » que l'on retrouve dans les deux titres sur lequel nous allons ancrer notre réflexion pour revisiter ces deux ouvrages, et rapprocher ainsi deux espaces auxquels nous nous sommes confrontée, soit séparément (Fabre, Desmet, 2016), soit ensemble (Fabre, Regimbeau, 2013 ; Fabre, 2017), autant d'espaces d'organisation, de classement, de présentation de différentes espèces de documents où se jouent et se mêlent énonciation et appropriation. C'est l'occasion de revenir sur une approche sociale de la circulation du sens par des méthodes que nous avons testées, voire réinventées comme autant de moyens d'observer et de questionner les pratiques de concepteurs et les usages de ceux qui habitent ces espaces de savoirs.

Nous proposons ici de repartir de quelques-unes des conclusions posées par E. Veron pour réinterroger des travaux à leur lumière mobilisant concepts et méthodes pour penser autrement et de manière sensible les espaces d'organisation de savoirs des lieux culturels.

2. Du rapprochement de deux contextes : bibliothèque et musée

Même si E. Veron ne rapproche pas dans une même recherche bibliothèques et musées, il nous autorise la juxtaposition de ses deux textes, publiés à un an d'intervalle seulement. En effet on note qu'au travers de notions et méthodes il ouvre la possibilité de s'intéresser à ces deux types de lieux culturels et à leurs espaces. C'est d'ailleurs ce que nous (Fabre, Régimbeau, 2013) a invité à faire V. Couzinet dans un numéro de la revue *Culture & Musée* qu'elle a coordonné (Couzinet, 2013).

Il nous paraît possible de penser les liens conceptuels entre bibliothèque et musée du point de vue de l'espace et de l'organisation des savoirs dans une approche sensible qu'ils mettent en lumière. Selon P. Otlet, les buts de la documentation organisée consistent à pouvoir offrir des informations documentées. Il rassemble ainsi sous la catégorie « Documentation », la bibliothèque et les collections muséographiques dans son *Traité de documentation*. La bibliothèque est présentée comme une « collection de documents eux-mêmes dans leur intégrité individuelle. La collection est disposée en des réceptacles adéquats et rendus facilement accessibles (rayons, livres, magasins) ; elle est classée et cataloguée. » tandis que les collections muséographiques sont « les échantillons, spécimens, modèles, pièces diverses, tout ce qui est utile à la documentation mais qui se présentent comme objets à trois dimensions. C'est la documentation objective à traiter comme celle de la bibliothèque et des

archives quant au collationnement, au catalogue et au classement » (Otllet, 1934).

Le musée ne s'inscrit pas en tant que tel dans la documentation comme a pu l'envisager P. Otllet, cependant pour S. Briet, un objet peut devenir document à partir du moment où il sert de preuve (1951). En ce sens, les limites du mot documentation peuvent être repoussées au-delà du texte et du livre pour y inclure tout type d'objet. Le document est « tout indice concret ou symbolique, conservé ou enregistré, aux fins de représenter ou de prouver un phénomène physique ou intellectuel » (Briet, 1951).

Rappelons qu'un objet peut être, en effet, dès sa création, un document dans le sens où il a été pensé comme tel par son auteur ou son producteur : « C'est un support d'information, voulu comme tel, conçu dans un souci de conserver une trace. [...] cette intention est reconnue par le récepteur du document. » (Meyriat, 1978). Par ailleurs, « tout objet peut devenir un document du fait de celui qui y cherche de l'information, c'est à dire qui lui reconnaît une signification, l'érigent ainsi en support de message » (Meyriat, 1981). Dans ce cas, ce n'est plus l'émetteur du message qui est au cœur du processus de communication mais le récepteur qui attribue une valeur documentaire à l'objet. Prenant appui sur cette distinction, énoncé et énonciation permettent de penser en ces termes l'espace comme pouvant être un espace par intention et un espace par attribution (Fabre, 2008). On peut dire qu'il y a bien une énonciation et un énoncé au sein de l'espace documentaire qui, même s'ils peuvent a priori sembler plus neutres que ceux mis au jour par l'exposition ou le musée, peuvent être motifs à attribution voire à distorsion. Le savoir, inscrit dans une organisation historique mais qui perdure dans l'organisation actuelle des savoirs, est appréhendé et vécu par les usagers. Ainsi, ces « espèces de documents » (Otllet, 1934) organisés dans des espaces par intention forment des « espèces d'espaces » (Perec, 1974), les bibliothèques et les musées, dont le rapprochement peut, nous semble-t-il, être signifiant.

Deux types d'espaces publics peuvent être distingués (Lamizet, 2000) : les espaces de la représentation et les espaces de la présentation. Les musées et les bibliothèques se situent dans les espaces de la présentation, c'est-à-dire que la médiation s'inscrit « dans les objets et les formes montrés au public. » L'enjeu est alors dans « les logiques de condensation de la signification dans des objets et dans des formes que le public voit exposés dans des lieux d'exposition réels ou figurés », différentes selon les choix institutionnels et la « stratégie de médiation qui est mise en œuvre pour assurer sa propre diffusion dans l'espace public » (Lamizet, 2000). Cependant, l'art se définit à partir de l'expérience, « c'est-à-dire non pas à partir de son versant créateur (le point de vue de l'artiste)

mais à partir de la réception qu'on en a (le point de vue du spectateur, du visiteur de musée). L'œuvre est complétée, si ce n'est essentiellement constituée, par le regard du spectateur » (Caillet, 1996). Tout visiteur, construit la signification de l'œuvre d'art, à l'image de l'information qui n'existe que par le regard qu'on porte sur elle (Meyriat, 1985). Lorsqu'on pense la médiation, il s'agit de « prendre en compte l'activité organisatrice du visiteur du musée » (Caillet, 1996) comme celle de l'utilisateur de la bibliothèque.

Musée et bibliothèque sont un « espace potentiel, lieu dans lequel prend place l'expérience » (Belin, 2001). Plus cet espace est « étroit », en terme de repli intellectuel, moins il aura de chance de permettre la manifestation d'une expérience. Dans ce lieu doit pouvoir s'inscrire un désir qui se charge en réalité. Pour cela, il faut que préalablement aient été pensées et organisées les conditions de l'autonomie. L'« espace transitionnel » (Winnicott, 1975) est un espace qui va jouer un rôle essentiel dans les processus de représentation et de symbolisation. C'est une aire intermédiaire qui peut permettre une expérience culturelle. Cet échange avec le monde crée un espace potentiel qui s'inscrit dans un entre-deux. Il offre la possibilité de se confronter à la réalité en la symbolisant au travers en particulier d'un effort d'imagination et de construction de sens.

Bibliothèques et musées sont confrontés non seulement à des objets et à des dispositifs mais aussi aux espaces qui les accueillent. Environnement, contexte, cadre ou milieu, ces espaces conditionnent, pour une part, le principe d'exposition et d'organisation des collections. Si on peut penser, a priori, que de grandes différences existent entre musée et bibliothèque quant au traitement de cette dualité espace-objet, la comparaison s'oriente de plus en plus vers le rapprochement (et de moins en moins vers la différence). En effet, d'une part, avec la forme médiatique de la bibliothèque la quantité des documents n'est plus regardée comme la finalité de la mise à disposition et de la conservation et, d'autre part, les deux lieux sont interrogés dans le sens de l'usage et non plus simplement de l'offre, donnant une importance nouvelle à la question des espaces.

Comment approcher l'usage de deux espaces et avec quels moyens méthodologiques ?

3. Une approche sensible des usages

Les recherches d'E. Veron sur la bibliothèque ou la mise en espace de l'exposition ont fait date dans l'approche anthropologique en SIC qui nous a permis et encouragée à creuser différentes méthodes d'approche du terrain et

de ses acteurs par le questionnement de l'espace. Notre souci a été à la fois de bien comprendre les finalités initiales de ces méthodes en nous rapportant à leur auteur et de réfléchir ensuite aux façons de les transposer en sciences de l'information et de la communication. La manière de le faire vivre et de le développer dans cette discipline pose la question de son introduction et de sa mesure, c'est à dire de sa distance au savoir initial. L'ambition ici est de participer au développement de méthodes nouvelles et d'apporter une contribution à l'évolution de notre discipline. Il s'agit, par la vérification de la productivité d'une méthode, dont nous avons acquis une certaine expertise, de contribuer à la réflexion collective sur la transposition et l'adaptation nécessaire à son utilisation en SIC.

Nous nous questionnons, à la suite de J. Le Marec et de P. Molinier sur la difficulté « à entretenir l'ordinaire de la recherche comme tension entre élaborations toujours singulières de pratiques destinées à se rendre plus sensibles à un milieu, et partage critique de ces expériences et de leurs analyses dans une communauté empirique qui assume le projet d'intersubjectivité » (Le Marec, Molinier, 2014 : 4). Si par exemple la manière dont nous interrogeons les pratiques professionnelles en information et les usages au travers de l'approche sensible de la représentation graphique est une de nos particularités à la suite d'E. Véron, nous avons bien conscience que nous devons l'affiner². Nous avons donc privilégié ici une interrogation sur la posture sensible (Austry, Berger, 2009) du chercheur en SIC à la fois dans la manière dont nous observons nos terrains et dans la façon dont nous rassemblons des traces de cette exploration.

De la même manière qu'E. Veron, nous avons toujours opté dans nos recherches pour un recueil de données en situation réelle ou postérieure à la situation en rejetant la reconstitution, considérant que les phénomènes info-communicationnels ne sont observables que situés dans leur contexte. Nous nous situons dans une approche anthropologique, c'est à dire qui s'inscrit dans l'ensemble des activités humaines et des institutions sociales. Il s'agit d'un parti pris épistémologique, qui signifie par exemple que l'on saisit simultanément des objets dans une visée praxéologique. S'y mêle l'analyse des tâches, des techniques, des technologies, des théories, des savoir-faire et savoirs dont il convient d'approfondir l'étude par l'enquête empirique et l'analyse des données.

² Il en a été de même lors de l'accompagnement de la thèse de Cécile Heckel qui a travaillé sur la lecture à partir des portraits de lecteurs en faisant dessiner à des jeunes élèves leur image de lecteur lisant pour tenter de préciser leur posture (Heckel, 2017), s'inspirant en cela des plans et des itinéraires dessinés par des jeunes afin de percevoir leurs usages de l'espace documentaire (Fabre, Veyrac, 2008)

Qu'ils soient objets concrets, pratiques, en somme terrain d'investigation, le monde des professionnels de l'information est un monde spécifique à observer pour le comprendre. En prenant en compte le poids de l'environnement de travail réel, il n'y a pas de reconstitution mais au travers d'une posture d'observation participante, c'est l'idée du quotidien qui nous interpelle (Schütz, 2008). Cependant, les méthodes utilisées sont plurielles, elles nous ont permis de croiser des points de vue, de pondérer les résultats.

La méthode de recueil de données s'est attachée à prendre en compte les usages d'un espace, en observant ses usagers, relevant les traces de leur activité, analysant les discours qu'ils portent sur cette activité et le dispositif qui les entoure. En effet, les usagers eux-mêmes peuvent par leur comportement et sans en être conscients contribuer à des déplacements ou à des masquages du projet et inventer ainsi des formes.

Pour interroger les espaces et leurs usages, la méthode de l'observation ethnographique, courante en SIC, nous a permis de comprendre comment les personnes utilisent un dispositif, comment elles se repèrent, comment elles agissent face à une offre documentaire. C'est une étude des « attitudes » face à un objet existant, elle peut permettre de questionner les pratiques qui s'exercent dans le lieu observé en suivant une personne ou en observant des collectifs. Tout doit être prétexte à étonnement, que le lieu soit ou non familier, géré par des normes dont on a l'habitude ou non. L'observation des lieux et espaces s'appuie sur la construction de grilles d'observation. Nous nous sommes installée pour un moment qui peut aller d'une demi-journée à une journée jusqu'à se faire oublier, pour noter tout ce qui est remarquable, des détails, des micro-faits, dont la somme fera sens en fin de compte.

Par exemple, l'observation participante permet de mettre au jour un parcours au sein d'un lieu, de repérer une attitude des personnes observées face à ce qu'ils découvrent : noter leurs hésitations, les déceptions ou l'éveil de l'intérêt face aux collections, comprendre à partir de quand un événement empêche les usages, repérer le rôle joué par l'organisation spatiale d'un lieu, observer si la signalétique sert ou non de guide aux usages etc. ...

Cependant, l'une des limites de l'observation, est que l'on n'accède pas à la pensée des usagers, elle donne simplement accès à des attitudes, des faits. C'est pourquoi nous avons eu systématiquement recours aux entretiens pour préciser les éléments recueillis lors de l'observation.

En appui à l'observation, nous avons choisi lors de différentes recherches d'utiliser la photographie pour dans un premier temps avoir accès au regard que porte un usager sur un espace ou un dispositif. Nous voulions ainsi déclencher la parole lors des échanges autour des représentations liées à l'espace

documentaire et la manière dont il est pratiqué. Un moyen de mettre au jour la multiplicité des représentations que des personnes peuvent avoir d'un même lieu. Nous utilisons également le dessin d'un plan pour faire exprimer autrement l'usage d'un espace, le dessin étant, dans un premier temps, un moyen de concentration sur sa propre pratique, faisant émerger la mémoire, et dans un second temps, un outil déclencheur du discours, d'un récit personnel mais également en miroir des récits des autres participants. La confrontation de plusieurs représentations déclenchant, par l'introspection, le questionnement. On touche ici à la pratique intime de recueil de traces, journal de bord, écriture de soi.

Dans l'esprit de la méthode d'E. Veron nous avons utilisé le dessin de plans pour d'une part relever les représentations mentales des acteurs et d'autre part utiliser ces traces comme support d'entretien.

Nous avons été confrontée à la difficulté évoquée par E. Véron en ces termes : « nous croyons que l'interprétation de ce matériel doit être faite avec beaucoup de précautions ». Il précise en effet que les caractéristiques des dessins peuvent être impactées en particulier par la compétence ou le manque de compétence de l'acteur ou encore par d'autres éléments « qui ne sont pas nécessairement liés aux modalités de sa stratégie d'appropriation » (Veron, Levasseur, 1989 : 88)

Ainsi, pour tenter de la contourner, des entretiens auprès des acteurs partent toujours d'une première analyse menée par le chercheur qui se poursuit par une nouvelle analyse de la représentation graphique de l'espace réalisée avec l'interviewé pour peu à peu interroger les pratiques au sein de cet espace par une auto-confrontation. L'analyse des différents recueils quant à elle s'appuie à la fois sur les images opératives (Ochanine, Kozlov, 1981) et sur une analyse catégorielle des *verbatim* (Bardin, 2013). Nous essayons ainsi peu à peu d'appréhender les espaces vécus. Les images opératives sont des représentations internes, subjectives, mentales du monde, "des structures informationnelles spécialisées qui se forment au cours de telle ou telle action dirigée sur des objets. Le reflet des objets dans les images opératives consiste en un certain nombre de déformations fonctionnelles. Celles-ci sont en fait une mise en évidence et une accentuation des caractéristiques de l'objet, qui, dans les conditions d'une action donnée, revêtent une signification informationnelle particulière" (Ochanine, Kozlov, 1981) comme le laconisme (absence d'éléments), la sélectivité (choix d'éléments), la déformation fonctionnelle (amplification de certaines parties directement liées à l'action).

Par ailleurs tout comme E. Véron le précise, « [...] la demande de faire un dessin [a] comme fonction de sensibiliser le sujet à propos de l'espace » (Veron,

Levasseur, 1989 : 88) avant de s'en saisir comme support d'entretien. Ainsi, à partir de ces documents créés par les interviewés (dessin, croquis, plan, photographie ou encore vidéo), nous utilisons une méthode, l'auto-confrontation, qui consiste à confronter l'interviewé à sa propre production et à l'amener à la questionner. L'auto-confrontation permet d'analyser le travail en contexte en les liant à celles permettant de recueillir les usages des lieux documentaires. L'objet visé par la technique de l'auto-confrontation n'est pas le détail du déroulement vécu d'une action particulière, mais bien au contraire l'activité dans toute sa complexité, dans ses diverses modalités de conception et de réalisation par divers travailleurs, dans ses dimensions effectives aussi bien qu'empêchées. L'intelligibilité visée est de l'ordre de la reconstruction de significations à propos de l'activité et des situations de travail. L'auto-confrontation ne déclenche pas un rappel ou une re-évoation plus détaillée d'une action passée donnée, mais engendre un débat autour des conditions de réalisation du travail, qui fait émerger une nouvelle expérience de l'activité » (Bulea, Bronckart, 2009).

Nous avons choisi de croiser plusieurs formes de recueil de données, chaque étape étant une manière de confronter les impressions récoltées de manière sensible par une approche directe du chercheur via l'observation née de la visite. Le temps des entretiens est plus précisément le moment de confronter les représentations visuelles ou graphiques (photographies, plans) aux représentations des acteurs. L'immersion prolongée dans chacun des terrains, combinée au croisement de recueil des données, permet d'appréhender les contextes, les acteurs, l'organisation des espaces ainsi que les médiations selon une méthode ethnographique que nous avons qualifiée de sensible.

C'est en tentant de préciser le rôle que joue l'espace dans l'énonciation documentaire ou expositive (ou muséale) que nous nous sommes penchée sur les pratiques professionnelles et les usages des lieux documentaires et des lieux culturels selon des méthodes empruntées en partie aux études d'E. Veron. Ainsi, le terme d'appropriation est une notion utilisée en architecture et en urbanisme, en Sciences de l'éducation et de la formation et en SIC lorsqu'on étudie la sociologie des usages des lieux, des dispositifs ou des objets (on parle d'appropriation des espaces).

Tout comme E. Veron qui combine des méthodes, nous croisons donc plusieurs modalités de recueil de données : la visite et la phase d'observation qui donne lieu à une première analyse du contexte par le chercheur, puis la réalisation de plans selon une commande, enfin un entretien d'auto-confrontation aux plans pour faire réagir les acteurs et appréhender leur appropriation de l'énonciation de ces espaces.

4. De l'énonciation à l'appropriation : penser l'ambiance des lieux

4.1. *Enonciation*

E. Véron que la manière d'agencer une bibliothèque et plus particulièrement l'étalement spatial du fonds d'une bibliothèque en libre accès est un acte d'énonciation. De ce fait, il « contient une image du destinataire de cet acte, suppose des hypothèses sur l'utilisateur, sur ses intérêts et ses attentes ». Il s'agit alors, comme il le suggère, d'explorer cette image et ces hypothèse, c'est-à-dire de tenter de cerner « l'usager tel qu'il se dessine en creux, en quelque sorte, dans la spatialisation d'une bibliothèque » (Veron, 1990, 11).

Pour préciser ce que nous entendons par énonciation, nous nous sommes appuyée sur sciences du langage. L'énonciation est alors définie comme un acte de production d'un énoncé par un locuteur dans une situation de communication, dans des circonstances spatio-temporelles spécifiques au contexte. Le locuteur implante l'autre en face de lui comme partenaire et réfère au monde par son discours. Ainsi, « tout acte d'énonciation se réalise dans une situation de communication particulière, caractérisée par plusieurs éléments constitutifs : des protagonistes fondamentaux, acteurs de la communication, le locuteur et l'allocutaire, qui se prêtent mutuellement des connaissances ; un temps et un lieu spécifiques ; des objets présents, qui constituent l'environnement perceptible des protagonistes » (Riegel, Pellat, Rioul, 1994 : 575). En conséquence, pour analyser une énonciation, nous cherchons à mettre au jour les éléments qui, dans les énoncés, « peuvent être considérés comme les traces ou les empreintes des procès d'énonciation qui les ont produits » pour ensuite tenter d'en préciser le fonctionnement, l'organisation et l'interaction (Dubois, 1994 : 180).

Pour revenir à la bibliothèque et à son espace documentaire, « l'énonciation documentaire prolonge et complète l'énonciation éditoriale [...] L'ensemble des stratégies et des actions des acteurs de la bibliothèque constitue autant de micro-orientations de la réception du texte » (Beguïn-Verbrugge, 2002 : 335). Cette énonciation pose comme universelles les règles et contraintes de l'organisation des connaissances sur lesquelles l'usager doit mettre en place son fonctionnement. Ces normes universelles ne sont pas simplement appliquées mais adaptées par les professionnels qui modifient en contexte l'énonciation normalisée, prescrite par la classification donc le classement.

Face à ces prescriptions, H. Fondin propose de réfléchir sur l'énonciation proposée par l'organisation de l'espace documentaire en y incluant les pratiques

des usagers : « ce qui est privilégié par les usagers des CDI³ c'est la forme éclectique de lecture. Or celle-ci est la seule modalité de lecture véritablement globale. Elle suppose une connaissance de l'ensemble de l'espace, qui se traduit par une stratégie comportementale de « tissage » entre les différentes zones de classement » (Fondin, 2005 ; 16). Il propose de transgresser les frontières (en particulier celle de la fiction et du documentaire, afin de permettre des interpénétrations, d'éviter les cloisements excessifs entre les zones qui correspondent aux différentes catégories de la classification.

L'idée d'énonciation est reprise par J. Le Marec qui pour sa part rapproche l'espace de la bibliothèque de l'espace du texte qui sont deux « écritures », d'« une organisation matérielle et spatiale des connaissances traduisant à la fois une vision de l'organisation du savoir et une conception des moyens de sa communication » (Le Marec, 2003 : 235). Selon elle, cette énonciation n'est jamais réellement achevée car elle est collective. Elle implique l'ensemble des acteurs qui participent de l'énonciation documentaire, à savoir l'institution qui accueille ce service documentaire, les professionnels qui l'organisent et les usagers qui l'utilisent. Prescription et appropriation seraient-elles deux pendents de l'énonciation ?

4.2. Appropriation

Ce que montre E. Veron c'est que « quel que soit le mode d'organisation de la bibliothèque, l'utilisateur se l'approprie. Il n'y a pas de relation décelable entre la mise en espace du fonds en libre accès d'une bibliothèque et les stratégies d'appropriation de ses usagers. Ce manque de relation nous l'expliquons par les conditions d'apprentissage et d'utilisation de cet espace, l'apprentissage étant dominé par un habitus-programme qui appauvrit radicalement, et très rapidement, la perception des lieux, appauvrissement que la fréquentation répétée ne fait que renforcer ». Cependant, il y a des espaces plus propices que d'autres pour une modalité de lecture donnée (Veron, 1990, p. 73). « A l'exception des lecteurs éclectiques, l'ensemble d'une bibliothèque n'existe pas en tant que tel dans la perception et la représentation que se font des lieux les usagers : le rapport à la bibliothèque qui découle de l'habitus-programme, comporte un lien qui est fragmentaire et partial ». (p. 72). C'est en réaction à cette affirmation que nous avons poursuivi nos recherches pour tenter d'approcher peu à peu la notion d'ambiance que nous souhaitons développer à l'avenir.

³ Les Centre de documentation et d'information (CDI) existent dans les collèges et lycées depuis 1973.

Selon E. Veron, il y a en effet deux niveaux globaux de description d'un comportement dans l'espace, espace destiné à l'accomplissement d'opérations techniques ou à caractères fonctionnels. Il existe ainsi selon lui des contextes immédiats d'appropriation et des espaces progressifs qui permettent d'aller d'un contexte à l'autre. Il parle également du comportement progressif de l'utilisateur, qui opère soit de façon aveugle, soit appuyé sur une connaissance préalable des lieux. Les espaces invitent à l'usage de deux façons différentes.

L'appropriation d'un espace ou d'un dispositif s'incarne à la fois dans le processus d'adaptation de l'espace (le rendre propre à un usage) et dans le processus d'attribution (s'attribuer, faire sien, adopter) suivant la définition de Mallet (2009). Pour J. Jouet, chercheuse en SIC, l'appropriation est l'acte de se constituer un « soi ». « Quel que soit le type d'usage, l'appropriation se construit dans la relation avec l'objet de communication et l'usage comporte donc de facto une dimension cognitive et empirique. Sa construction met en jeu des processus d'acquisition de savoirs (découverte de la logique et des fonctionnalités de l'objet), de savoir-faire (apprentissage des codes et du mode opératoire de la machine), et d'habiletés pratiques » (Jouet, 2000). L'appropriation, dans la construction de l'usage met en jeu l'identité personnelle et l'identité sociale de l'individu. Pour J. Jouet, elle « procède alors d'une double affirmation : de la singularité et de l'appartenance qui relie au corps social » (Jouet, 2000). Dans cette triple construction, nous avons en particulier souhaité préciser le rôle que pouvait jouer la représentation graphique dans l'appropriation de l'espace. La capacité des sujets à se représenter l'espace et à se diriger au sein de celui-ci participe de la dynamique d'appropriation de cet espace par le sujet. L'appropriation n'est effective que si elle hybride deux approches, être à la fois capable de décrire l'espace (espace décrit) et d'habiter l'espace (espace vécu). Deux modes d'appropriation sont ainsi mis au jour : l'exploration et l'enracinement (Moles, 1998), fondés sur l'interprétation des multiples signes qui constituent l'espace : être à la fois architecte et habitant, celui qui construit l'espace et celui qui le vit. Or, comme le fait remarquer A. Moles (1998), « l'espace n'existe que par la référence à un sujet, un groupe, un contenu, un point de vue, etc. ». Les normes et valeurs permettent d'orienter les comportements des individus chez lesquelles elles sont ancrées. Lors de ses recherches, il renforce l'idée selon laquelle l'espace n'est pas neutre, un vide que des comportements viendraient occuper mais qu'il est cause et source de comportement. Son appropriation est « le mécanisme par lequel un être se fixe dans un espace qu'il ressent comme étant le sien » (Moles, 1998). « Par cette appropriation le sujet devenu habitant valorise mentalement son espace, y associe des significations et parfois même le modifie matériellement par son action » (Moles, 1998). Pour l'« habiter » il faut donc s'approprier celui dans lequel on se trouve. D'ailleurs lorsqu'il est jugé

dévalorisant ou discriminant [il] sera peu à peu délaissé et ne pourra pas remplir la fonction qui est la sienne » alors qu'un lieu adapté participe au plaisir de la rencontre, de l'échange et de la collaboration, stimule l'imagination et favorise la réussite (Mazalto, 2017).

Du point de vue des géographes, l'appropriation de l'espace peut être à dominante matérielle et à dominante idéelle. L'appropriation matérielle concerne sa maîtrise via des pratiques qui intègrent sa simple occupation ou qui peuvent aller jusqu'au détournement (Certeau, 1980). L'appropriation idéelle concerne la familiarisation, l'acquisition de savoirs et savoir-faire qui permettent de s'y mouvoir sans s'y perdre. Elle consiste aussi à en user de manière pertinente ou stratégique (Ripoll, Veschambre, 2006). De plus l'appropriation symbolique considère un lieu comme associé à un groupe au point de devenir un de ses attributs, c'est-à-dire à la définition de son identité sociale. Enfin, l'appropriation existentielle, ou attachement affectif renvoie au sentiment d'appartenance, au fait de se sentir à sa place, voire chez soi. « Ce rapport aux lieux est vécu comme réciproque : un lieu est à nous parce qu'on est à lui, il fait partie de nous parce que nous faisons partie de lui » (Ripoll, Veschambre, 2006).

De ce cheminement au sein de différents concepts et méthodes, partant de la documentation et de sa part d'esthétique au travers d'approches sensibles des espaces documentaires, nous investissons d'autres terrains, d'autres lieux, en particulier des espaces ordinaires de travail et d'apprentissage. Guidée au départ par une approche de la documentation comme « accompagnatrice » d'un processus médiationnel des objets qu'elle décrit, organise, fait circuler, qui pour nous s'apparente à préciser peu à peu une ambiance.

5. Vers une notion englobante : l'ambiance

Dans ses deux ouvrages, E. Veron confronte différents modes d'énonciation de la part de dispositifs pensés par des professionnels du musée et de la bibliothèque à des modes d'appropriation par les usagers de ces dispositifs. L'intérêt d'une telle confrontation participe de l'analyse de pratiques professionnelles (Fabre, 2012) ou encore de la mise au jour de représentations diverses d'un même espace (Fabre, Veyrac, 2008). Il y a différentes manières de faire pour s'émanciper des contraintes, inventer face aux contraintes et prescriptions des espaces architecturaux ou des dispositifs (Fabre, 2017) que ce soit dans les pratiques professionnelles ou dans les usages.

Nous nous demandons aujourd'hui si la notion d'ambiance ne serait pas une notion efficace pour penser le dialogue entre énonciation et appropriation, pour questionner les nouvelles expériences proposées par les *learning centre*

(Maury, Kovacs, Condette, 2018). qui tentent aujourd'hui de produire des lieux à la fois culturels et ordinaires : espaces documentaires, espaces d'exposition, espaces de travail et d'apprentissage, espaces de vie, mêlés dans une forme du contemporain (Ruffel, 2016 ; Fabre 2017) et d'expérience esthétique (Dewey, 1931 ; Massin, 2013 ; Fabre, 2017). Il s'agirait ainsi de confronter l'expérience esthétique de la documentation à la notion d'ambiance et ses différentes entités constituantes.

Nous ouvrons la réflexion à la notion d'ambiance qui nous semble opératoire pour penser l'énonciation des dispositifs documentaires et muséaux qui est le fruit de prescriptions et d'appropriations qui s'alimentent et se succèdent. En effet, selon J.-P. Thibault, sociologue spécialiste des ambiances urbaines, elle favorise la circulation entre les savoirs et l'articulation entre les disciplines en participant à la sensibilisation de la pensée que nous avons mise au cœur de nos travaux. Cette notion « ouvre une alternative originale au dualisme de l'objet et du sujet, du sensible et de l'intelligible, de l'actif et du passif » (Thibault, 2012). Pour lui, l'ambiance s'adosse à la sensorialité, aux affects et à l'expérience vécue ; elle ne peut se passer de la matérialité de l'espace construit et aménagé ; elle convoque par ailleurs une dimension anthropologique et collective irréductible à l'expérience individuelle ; elle aide à penser le versant existentiel de l'expérience humaine ; elle ancre le monde des sens au cœur même de l'habiter en en constitue une condition de possibilité. (Thibaud, 2012).

La notion d'ambiance qualifie des situations d'interaction sensible comprises comme l'expérience qu'on fait d'un lieu donné à un moment donné. Elle implique un rapport sensible au monde (Tixier, Augoyard, 2007) l'étudier nécessite une attention aux dimensions construites, sensibles et sociales de l'espace habité. Désignant une situation d'interaction sensible, nous proposerons de l'utiliser dans nos prochaines recherches pour questionner les espaces de travail qu'ils soient réservés à l'étude, à l'enseignement ou à l'apprentissage en travaillant les relations entre prescription, énonciation et appropriation au sein des espaces ordinaires de culture, d'apprentissage ou de formation. Elle nous paraît apte à servir d'outil intellectuel pour étudier à la fois leur conception et l'expérience de l'utilisateur qui s'y déroule en portant une attention aux configurations sensibles en présence. Face aux prescriptions et à une énonciation, il s'agira de continuer à observer les traces des chemins ou lignes de désir ((Gagnol, Mounet, Arpin, 2018) qu'empruntent voire créent les usagers des espaces, à la manière de visiteurs de jardins ou arpenteurs d'espaces naturels. Ces traces mettent en avant la manière dont les usagers habitent les lieux culturels et les lieux de savoir et participent de la fabrication de cette

ambiance qui en fait le sel, dans des contextes ordinaires et quotidiens dont elles bouleversent l'agencement spatial normé.

6. Conclusion

Même si les usagers des bibliothèques et les publics des expositions ne laissent pas une trace aussi lisible que celle laissée par les pas des piétons qui foulent l'herbe et modèlent la terre, d'autres types de traces sont lisibles dans la visite, que l'observation et le tracé sur les plans sont à même de faire émerger selon la voie ouverte par E. Véron. « Les différentes stratégies d'appropriation se dessinent sur le fonds d'une même structuration spatiale dont les propriétés servent de repère » (Véron, 1990, 42). Développer la représentation graphique pourra mettre au jour, par le sensible et la matérialité, contournements, détournements comme autant d'éléments qui participent d'une ambiance, née de l'énonciation pensée et des manières d'habiter les espaces. Usager d'un lieu culturel faits d'espaces ordinaires de travail et d'apprentissage, promeneur qui emprunte un raccourci, crée une ligne de désir (Fabre, 2019), modèle un passage qui s'invente, sont autant de parcours qui nous semblent mériter d'être questionnés grâce à cette notion d'ambiance.

Sources :

Veron, E., Levasseur, M. (1989). *Ethnographie de l'exposition : l'espace, le corps et le sens*. Paris : BPI, Centre Georges Pompidou. (Etudes et recherche).

Veron, E. (1990). *Espaces du livre : perception et usages de la classification et du classement en bibliothèque*. Paris : BPI, Centre Georges Pompidou. (Etudes et recherche).

Bibliographie

Augoyard J.-F., (2007). « Ambiance(s) », L'espace anthropologique, *Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 20/21, Paris, Éditions Monum, pp. 33-37.

Austry, D., Berger, E. (2009). Le chercheur du Sensible : sa posture entre implication et distanciation. In : *Recherches qualitatives : enjeux et stratégies*. Actes du 2e colloque

international francophone sur les méthodes qualitatives, (25-26 juin 2009 ; Université de Lille 3).

Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. Paris : Presses universitaires de France.

Bardin, (2013). *L'analyse de contenu*. Presses universitaires de France.

Beguïn-Verbrugge, A. (2002). Le traitement documentaire est-il une énonciation ? In : Les recherches en information et en communication et leurs perspectives : histoire, objet, pouvoir, méthode. Actes du 13e congrès national des Sciences de l'information et de la communication (7-9 octobre 2002 ; Marseille). Rennes : SFSIC. P. 329-335.

Belin E. (2001). *Une sociologie des espaces potentiels : logique dispositifiv e et expérience ordinaire*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2001, 291 p.

Berthelot, J.-M. (1990). *L'intelligence du social*. Paris : Presses universitaires de France. P. 62-81.

Briet, S. (1951). *Qu'est-ce que la documentation ?* Paris : Editions documentaires industrielles et techniques. 48 p.

Bulea, E. Bronckart, J.P. (2009). *Praticien réflexif ou praticien discursif ?* Education Canada, vol. 49, n° 4, p. 50-54.

Caillet, E. (1996). *A l'approche du musée, la médiation culturelle*. Lyon : Presses universitaires de Lyon. 306 p.

Certeau, M. de. (1990). *L'invention du quotidien : 1. arts de faire*. Paris : Gallimard.

Couzinet, V. (2013). Bibliothèques et Musées : notions et concepts communs, Introduction, *Culture et Musées*. n°21, p. 13-22.

Dewey J. (1931), *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard, 1931, réed 2010. 596 p.

Dehail, J., Le Marec, J. (2018). « Habiter la bibliothèque – pratiques d'étude, entretien d'un milieu », *Communication & langages*, 2018/1 (N° 195), p. 7-22.

Fabre, I. (2012). Médiation documentaire et culturelle dans le musée. *Communication et langages*, septembre, n° 173, p. 83-99

Fabre, I. Veyrac, H. 2008. Des représentations croisées pour l'émergence d'une médiation de l'espace documentaire. *Communication & Langages* n° 156, juin, p. 103-116.

Fabre, I. Régimbeau G. (2013). Du musée à la bibliothèque : espace de documents et espaces documentaires. *Culture & musées*. n° 21, p. 153-171.

Fabre, I, Desmet, N. (2016). Art et documentation : repenser les frontières. In : R. Fenniche (dir.), *Hybridités, frontières et seuils : l'ouverture des espaces informationnels*. Tunis : Université de la Manouba, p. 109-128.

Fabre, I. (2017). *Médiation du contemporain : expérience esthétique de dispositifs documentaires. Retour réflexif sur les pratiques professionnelles*. Habilitation à Diriger des recherches en Sciences de l'information et de la communication. Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès.

Fabre, I. (2019). Les nouveaux espaces d'apprentissage. *Journée d'étude : Learning centres : espaces collaboratifs d'étude et d'enseignement*. Toulouse, Ensfea, 22 novembre 2019.

Fondin, H. (2005) La formation à la recherche d'information : préoccupation citoyenne ou vision obsolète ? *Esquisse*, juillet-août-septembre, n° 43-45, p. 16-25.

Gagnol L., Mounet C., Arpin I. (2018). De la piste animale aux lignes de désir urbaines, une approche géoichnologique de la trace. *L'information géographique*, 2018/2, vol. 82, p. 11-38.

Gomez-Mejia, G., Le Marec, J., Souchier, E. (2018). Eliseo Veron, vers une sémio anthropologie. *Communication & langages*, 196, juin.

Heckel, C. (2018). Le dessin comme médiation, du portrait à la scène de lecture : questionner les pratiques de lecteurs au collège. Thèse en Sciences de l'information et de la communication. Direction Viviane Couzinet et Isabelle Fabre. Université Toulouse 3.

Jouet, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*, vol.18 n°100. pp. 487-521.

Le Marec, J. (2003). Dossier : l'exposition, un média. *Médiamorphoses*, n° 9.

Le Marec, J. Molinier, P. (2014). Introduction : les communications dans la recherche au miroir de l'enquête. *Sciences de la société*, n° 92, p. 3-13.

Lamizet, B. (2000). *La médiation culturelle*. Paris : L'Harmattan. 450 p.

Mallet, C. (2009). Entre traduction et négociation : comment se construit le sens des groupwares en contexte organisationnel ? Doctorat en Sciences de l'information et de la communication, Metz: Université Paul Verlaine.

Massin M. (2013). *Expérience esthétique et art contemporain*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 170 p.

Maury Y., Kovacs S. & Condette S. (dir.). (2018). *Bibliothèques en mouvement. Innover, fonder, pratiquer de nouveaux espaces de savoir*. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 286 p.

Mazalto, M. (2017) Le bien-être dans les espaces scolaires. *Administration & Education* /4 (N° 156)

Meyriat, J. (1978) De l'écrit à l'information : la notion de document et la méthodologie de l'analyse du document. *Inforcom*, vol. 1, p. 23-32.

Meyriat, J. (1981) Document, documentation, documentologie. *Schéma et schématisation*, n° 14, p. 51-63.

Moles A. et Rohmer, E. (1998). *Psychosociologie de l'espace* : textes réunis par Victor Schwach. Paris : L'Harmattan. 160 p.

Müller, B. (2009). « Les lieux de savoir : un entretien avec Christian Jacob », *Genèses*, vol. 76, no. 3, p. 116-136.

Ochanine, DA, Kozlov, V. (1981) L'image effectrice. In : *L'image opérative. Actes d'un séminaire (1-5 juin 1981) et recueil d'articles d'Ochanine*. Paris : Université de Paris I., 225-250.

Ollivier, B. (2014). Eliséo Veron (1935-2014) un passeur interdisciplinaire et intercontinental. *Hermès, la revue*.2014/2, n° 69, p. 223-226.

Otlet, P. (1934). *Traité de documentation : le livre sur le livre, théorie et pratique*. Liège : C.L.P.C.F. 530 p.

Perec, G. (1974). *Espèces d'espaces*. Paris : Galilée. 185 p.

Riegel, M., Pellat, J.-C. & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.

Ripoll, F., Veschambre, V. (2006). L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale. In Séchet, R., Veschambre, V. *Penser et faire la géographie sociale*. Presses universitaires de Rennes, 295-304.

Ruffel L. (2016). *Broubaba : les mondes du contemporain*. Lagrasse, Verdier, 217 p.

Ségaud, M. (2010), *Anthropologie de l'espace : habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris : Armand Colin. (Collection U : sociologie).

Thibaud, J.-P. (2012). Petite archéologie de la notion d'ambiance. *Communications*. 2012/1, n° 90, p. 155-174.

Tixier N., (2007), « L'usage des ambiances », *Culture et recherche*, n° 113, pp. 10-11.

Veron, E. (1991). Pour en finir avec la communication. *Réseaux* n° 46-47, vol. 9, p. 119-126.

Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. Paris : Gallimard. 218 p.